

L'EVANGILE DE LA MORT ET LA FUTILITE DE L'IDEAL

A lors retentit la voix calme et inflexible : anéantissant l'espoir, annulant les vérités d'or de la vie, ses accents meurtriers frappèrent l'atmosphère tremblante. Ce monde charmant surnageait, délicat et vulnérable, un peu comme une lueur d'adieu évanescence et perlée, sur la frontière vacillante du crépuscule d'un soir sans lune.

"O Captive de la Nature, esprit gratifié d'une vision aux multiples facettes, créature de pensée dans le royaume de l'idéal, qui voudrait jouir de ton immortalité imaginaire, le mental subtil et admirable de l'homme t'a trompée, car voici le monde d'où viennent tes aspirations. Quand il s'agit de bâtir l'éternité à partir de poussière, la pensée de l'homme sait peindre un panorama de paysages illusoires ; prophétisant des gloires qu'il ne verra jamais, il élabore ses rêves avec grand soin. Vois ces formes fugitives scintillantes de lumière, vêtements diaphanes de ces dieux sans corps ; dans un enchantement de choses qui ne naîtront jamais, l'espoir loue l'espoir de ses cantiques immortels et magnifiques ; le nuage satisfait le nuage, l'illusion avec tendresse se penche sur l'illusion qui aspire, en douceur elle se laisse capturer, en douceur elle se fait repousser.

C'est de cette substance qu'est constitué l'idéal : son architecte est la pensée, sa base les désirs du cœur, mais rien de réel ne répond à leur appel. L'idéal ne demeure pas au ciel, non plus que sur la Terre, ce n'est qu'un délire superbe des ardeurs d'espoir de l'homme, ivre du vin de sa propre fantaisie. Ce n'est que la trace irréaliste d'une ombre splendide. L'erreur de ta vision invente le firmament azur, l'erreur de ta vision a tracé l'arche de l'arc-en-ciel ; ton aspiration de mortelle a fabriqué pour toi une âme. Cet ange dans ton corps que tu appelles l'amour, qui façonne ses ailes à partir des nuances de tes émotions, est né d'un ferment de ton corps et avec le corps qui lui a donné asile, ainsi doit-il mourir. Il est la passion de tes cellules insatisfaites, il est ta chair qui appelle la chair pour assouvir sa luxure ; il est ton mental qui cherche un mental pour lui répondre et rêver un moment qu'il a trouvé son parfait compagnon ; c'est ton vital qui réclame un support humain pour soutenir sa faiblesse dans la solitude du monde ou pour satisfaire sa faim aux dépens du vital d'un autre. Bête de proie qui chasse sans se presser, il s'embusque sous un splendide buisson en fleurs pour s'emparer d'un cœur et d'un corps en guise de nourriture : c'est cet animal que tu imagines immortel et c'est lui que tu élèves au rang d'un dieu.

O mental humain, c'est en vain que tu cultives le plaisir d'une heure pour l'étirer à travers le long vide de l'infini et remplir ses gouffres béants, vides de passion, lorsque tu essayes de persuader l'Abîme insensible afin qu'il prête l'éternité aux choses périssables, et c'est en vain que tu tentes de duper les fragiles mouvements de ton cœur par la ruse de l'immortalité de ton esprit.

Tout ici-bas émerge né du Néant ; assailli de toute part, cela ne dure que grâce au vide de l'Espace un moment maintenu par une Force aveugle, et puis cela s'écroule à nouveau dans le Zéro de son origine : seul l'Indivisible silencieux peut exister à jamais. Dans l'Indivisible il n'y a point de place pour l'amour. En vain pour habiller la glaise périssable de l'amour, tu as tissé sur un métier emprunté à l'Immortel la robe éclatante et somptueuse de l'idéal. Et pourtant l'Idéal n'a encore jamais été réalisé. Prisonnier de la forme, ce dieu glorieux n'arrive pas à survivre ; une fois enfermé

dans un corps il n'arrive plus à respirer. Intangible, hautain, pur à jamais, souverain de son propre vide brillant, à contrecœur il descend dans l'atmosphère terrestre pour habiter un temple immaculé dans le cœur de l'homme : dans son cœur il respire, rejeté par son vital. Immuable, sans corps, magnifique, grandiose et muet, immobile il se tient assis sur son trône flamboyant ; muet, il accepte ses offrandes et ses prières. Il ne possède pas de voix pour répondre à son appel, pas de pieds pour se déplacer, pas de mains pour recevoir ses présents : buste éthéré de l'Idée nue, concept vierge d'un dieu immatériel, sa lumière incite l'homme, le penseur, à créer une pâle copie terrestre d'objets plus divins. Son reflet nuancé influence les actions de l'homme : les institutions de l'homme sont ses cénotaphes, il appose la signature de l'Idéal sur ses pactes rompus ; les vertus de l'homme sont habillées de la robe éthérée de l'Idéal et arborent le halo du contour de son visage : il dissimule leur médiocrité derrière son Nom divin. Pourtant cette prétention tape-à-l'œil ne parvient pas à masquer leur incompetence ni le sceau de leur origine terrestre : seule la Terre se manifeste là et non pas quelque source céleste. Et s'il se trouve des dieux, ils sont voilés par leur propre lumière, et si quelque part règne une Vérité éternelle et inconnue, alors elle se consume dans un formidable vide de Dieu ; car la vérité brille loin des mensonges du monde ; comment les Dieux pourraient-ils descendre sur cette Terre misérable ou bien l'Éternel demeurer dans le Temps à la dérive ? Comment l'Idéal pourrait-il parcourir le terrain blessant de la Terre où la vie n'est que labeur et espoir, en tant qu'enfant de la Matière et nourrit de Matière, comme un feu qui a du mal à prendre dans le foyer de la Nature, une vague qui se brise sur un rivage du Temps, forcé à une marche épuisante dans un périple dont le but serait la mort ?

Les Avatars ont vécu et sont morts en vain, vaine fut la pensée du sage, la voix du prophète ; et c'est en vain que l'on se tourne vers le lumineux Chemin ascendant. La Terre demeure inchangée sous l'orbite du soleil ; elle aime sa déchéance et aucune omnipotence ne peut effacer ses imperfections mortelles, ni forcer sur l'ignorance perverse de l'homme la droite ligne des Dieux, ni faire de ce monde de mort une colonie des dieux.

O toi qui voyages dans le chariot du Soleil, grande prêtresse du sanctuaire de ta fantaisie sacrée, qui avec ton rituel magique rend grâce dans la demeure de la Terre à l'idéal et l'amour éternel, quel est donc cet amour que ta pensée a déifié, cette légende sacrée, ce mythe immortel ? Il s'agit d'un désir conscient dans ta chair, il s'agit d'une glorieuse consommation de ton énergie vitale, d'une splendide rose des rêves qui fait s'épanouir ton mental, d'une ivresse rouge et insatiable, d'une torture de ton cœur. Cela même qui subitement transforma tes jours, passera aussi, et le monde se retrouvera comme avant. Un équilibre instable et fascinant entre la douceur et la douleur, une excitation dans son aspiration font qu'il semble divin, comme un pont d'or surplombant le rugissement des ans, un cordon qui te rattache à l'éternité.

Et pourtant combien fugace et vulnérable ! Combien vite se dépense ce trésor que les dieux gaspillent sur l'homme, cette heureuse intimité d'une âme avec une autre, ce miel du partage des corps, cette joie à son apogée, cette extase dans les veines, cette étrange illumination des sens ! Si Satyavan avait vécu, l'amour serait mort ; mais Satyavan est mort et l'amour va vivre encore quelque temps dans ton cœur affligé, jusqu'à ce que son visage et son corps pâlisent sur l'écran de ta mémoire, là où d'autres corps, d'autres visages viendront se projeter.

Lorsque soudain l'amour fait irruption dans sa vie, l'homme d'abord pénètre dans un monde solaire ; dans sa passion il perçoit son élément divin : mais l'entité merveilleuse ne s'empare que d'une menue parcelle de terre éclairée de soleil, au lieu

de l'ensemble de cette explosion céleste. Le serpent est là et le ver est logé dans le bouton de la rose. Un mot, un acte irréfléchi peuvent tuer le dieu ; son immortalité est précaire, il connaît un millier de façons de souffrir et mourir. L'amour ne peut se nourrir exclusivement d'une nourriture céleste, seule une sève de la Terre lui permet de survivre. Car ta passion n'est autre qu'un besoin sensuel et raffiné, une faim du corps et du cœur ; ton besoin peut se lasser et prendre fin ou se tourner dans une autre direction.

Ou sinon l'amour peut trouver un dénouement terrible et irréparable lorsqu'une trahison amère, ou un accès de colère infligeant de cruelles blessures provoque une séparation, ou encore lorsqu'un besoin insatisfait se tourne vers d'autres, après que les premières joies de l'amour gisent dépouillées et consommées : le feu est remplacé par une morne indifférence, ou alors une habitude de tendresse qui imite l'amour : une entente extérieure et ennuyeuse s'installe pour durer, ou bien la routine d'un compromis dans la vie. Là où en un temps fut jetée la semence de l'unité, dans ce qui aurait pu devenir un terrain spirituel — grâce à l'aide des puissances célestes, au cours d'une aventure divine — deux êtres se débattent, associés pour la vie dans une absence de joie, deux ego qui tirent sur une même laisse, deux mentals divisés par leurs pensées incompatibles, deux esprits désunis, séparés à jamais.

Et c'est ainsi que l'idéal se trouve corrompu dans le monde de l'homme ; banale et triste, s'installe la désillusion ; la dure réalité de la vie se moque de l'âme : différée, l'heure céleste s'enfuit dans le Temps immatériel.

La mort te sauve de cela comme elle sauve Satyavan : à présent il se trouve en sûreté, délivré de lui-même ; il s'en va vers le silence et la félicité. Dispense-toi de le rappeler parmi les perfidies de la Terre, à cette vie misérable et futile de l'Homme animal. Dans mes espaces vastes et tranquilles laisse-le dormir en harmonie avec le puissant silence de la mort, là où l'amour repose assoupi sur le sein de la paix. Quand à toi, retourne seule à ton monde fragile : fustige ton cœur de cette connaissance, relève ton capuchon, et nantie de la vision de l'aigle perché sur les pics inimaginables, vois ta nature exposée sur de limpides sommets vivants. Car lorsque tu soumets ton esprit à un rêve, bien vite la dure nécessité vient te réveiller d'un soufflet : les délices les plus purs ont eu un commencement et ils auront une fin. Toi aussi tu comprendras, ton cœur cessera de tirer sur son ancre, ton âme se mettra au mouillage en des mers éternelles. Vains sont les cycles de ton mental brillant. Déclare forfait, oubliant la joie et l'espoir et les larmes : ainsi, ta nature passionnée s'abandonnant sur le sein accueillant d'un bienheureux Néant et d'un Calme indescriptible se trouvera affranchie dans mon mystérieux repos. Une avec mon insondable Nihil, oublie tout. Oublie le gaspillage de force de ton esprit stérile, oublie les cycles usés de ta naissance, oublie la joie et la lutte et la douleur, et cette quête spirituelle abstraite qui commença lorsque les mondes explosèrent comme des grappes de fleurs en feu et que de grandioses pensées brûlantes se mirent à parcourir le ciel du mental, lorsque le Temps et ses éons s'emparèrent du cosmos et que les âmes émergèrent dans la mortalité."

Mais Savitri répliqua à l'Ombre puissante :

"C'est une bien dangereuse chanson que tu nous chantes à présent, O Mort, lorsque tu nous sers tes paroles mielleuses et tentes de nous séduire par la lassitude de nos espoirs, mélangeant tes mensonges à de tristes accords de vérité. Mais j'interdis à ta voix de détruire mon âme. Mon amour n'est pas une faim du cœur, mon amour n'est pas un appétit de la chair ; il m'est venu de Dieu et à Dieu il retourne. Même

dans tout ce que le vital et l'homme ont gâché, l'on peut encore entendre un murmure du divin, l'on peut encore percevoir un souffle des sphères éternelles. Faveur du Ciel et merveilleux pour l'homme, le rythme brûlant de passion d'un chant délicieux rend grâce à l'amour. Il y a un espoir dans son appel farouche et éternel ; il résonne des aspirations venues de sommets oubliés et lorsque ses notes émeuvent jusque dans leur empyrée des âmes aux ailes puissantes, son souffle brûlant survit au-delà, comme le noyau fabuleux de soleils qui flambent à jamais, purs en des cieux invisibles, comme une voix de l'Extase éternelle. Un jour je verrai mon beau doux monde rejeter le terrible déguisement des dieux, enlever son voile de terreur et se dévêtir du péché. Apaisés nous pourrons nous approcher du visage de notre Mère, nous poserons notre âme candide sur ses genoux ; alors nous saisirons l'extase que nous poursuivons, alors nous frissonnerons avec le dieu longtemps cherché, alors nous trouverons la race Céleste inattendue.

Et ce n'est pas seulement pour les divinités pures qu'il y a de l'espoir ; dans leur rage de trouver ce que les dieux immaculés avaient manqué, les violents démons de l'Ombre n'ont fait que s'enfuir du sein de l'Unique : eux aussi sont assurés du salut ; les yeux d'une Mère sont sur eux et ses bras tendus avec amour réclament ses fils rebelles. Celui qui est venu, à la fois amour, amant et aimé, l'Eternel, s'est construit pour lui-même un prodigieux domaine et a composé les mesures d'un ballet merveilleux. Là, tournoyant et exécutant ses voltes magiques, appelé il arrive, repoussé il s'enfuit. Sous l'influence des suggestions de son mental rebelle et pervers, il goûte au miel des larmes et diffère la joie avec regret, et il se laisse aller au sarcasme et à la colère, car tous deux sont une musique brisée de l'âme lorsqu'elle cherche à se réconcilier avec sa rime céleste. Toujours il nous revient au fil des ans, arborant un visage neuf et doux qui n'est autre que l'ancien. Sa félicité se moque de nous ou nous appelle secrètement comme une flûte enchantée, distante et invisible, qui d'entre les branches baignées de lune parmi les bois vivants, vient tenter notre quête furieuse et notre douleur passionnée.

Sous son déguisement, l'Amant invite et séduit notre âme. Ayant endossé le nom de Satyavan, il se révéla à moi. Car nous avons été compagnon et compagne depuis toujours, deux âmes jumelles nées d'un feu immortel. Ne s'est-il point livré à moi sous d'autres astres ? Et comment m'a-t-il poursuivie par les bosquets du monde tel un lion dans la nuit, se jetant sur moi à l'improviste au détour d'un chemin et s'emparant de moi dans ce bond glorieux et doré ! Insatisfait il aspire à moi à travers le Temps, tantôt avec courroux, tantôt dans une paix délicieuse, me désirant depuis les commencements du monde. Il s'est dressé comme une vague sauvage surgissant des crues et il m'a emportée soumise dans ses océans de félicité. Ses bras ont ouvert les rideaux de mon passé ; ils m'ont caressée comme une douce brise séduisante ; ils m'ont cueillie comme une fleur tremblante mais contente, et ils m'ont tenue serrée, heureuse, brûlante dans une flamme irrésistible. Et moi aussi, ravie, je l'ai trouvé sous des formes adorables et j'ai couru, enchantée par sa voix au loin et je me suis précipitée vers lui, franchissant plus d'un obstacle terrible.

Et s'il se trouve un dieu encore plus grand, encore plus heureux, alors qu'il revête d'abord le visage de Satyavan et que son âme s'unisse à celui que j'aime ; à cette condition qu'il me cherche, et l'on verra bien si je puis le désirer. Car un seul cœur bat dans ma poitrine et un seul dieu est assis sur ce trône. Avance, O Mort, plus loin que la séduction de ce monde fantôme, car je n'en suis pas une des citoyennes. Je chéris Dieu, le Feu, et non point Dieu, le Songe."

Mais une fois de plus la Mort majestueuse cingla son cœur de sa voix calme et terrible :

"Tes pensées ne sont que de brillantes hallucinations. Prisonnière tirée par une corde de spiritualité, esclave bouillante de ton propre besoin de sensualité, tu envoies à la rencontre du soleil, planant comme des aigles, des mots portés par les ailes écarlates de ton cœur splendide. Mais la connaissance ne réside pas dans les cœurs passionnés ; les mots du cœur retombent du trône de la Sagesse sans avoir été entendus. Vaine est ton aspiration à bâtir le Ciel sur la Terre. Artificier de l'Idéal et de l'Intellect, le Mental, fils de la Matière dans la matrice de la Vie, arrive à persuader ses parents de s'élever vers des niveaux plus élevés : incompetents, ceux-ci suivent tant bien que mal le guide audacieux. Mais le Mental, ce voyageur glorieux dans les cieux, marche en boitant sur la Terre et ses pas manquent d'assurance ; il a bien du mal à modeler la substance rebelle du vital, et davantage de mal à retenir le galop des sabots des sens : ses pensées plongent droit au cœur du ciel ; elles récoltent leur or d'une mine céleste, tandis que ses opérations matérielles exploitent à grand-peine un minerai ordinaire. Tous tes rêves exceptionnels sont les créations du Mental du Corps qui voudrait justifier ses travaux forcés dans la prison de la Matière, cette unique demeure où lui seul semble vrai. Représentation solide de la réalité, sculptée à partir de l'être en tant que support pour les travaux du Temps, la Matière repose sur la terre ferme, solide et indubitable. Elle est la première née des choses créées, elle est la dernière à subsister lorsque le mental et la vie sont détruits, et si elle disparaissait tout cesserait d'exister. Tout le reste n'est que son produit ou une de ses phases : ton âme est une fleur éphémère cultivée par ce jardinier, le Mental, sur le lopin de terre de ton corps ; elle périt en même temps que la plante sur laquelle elle s'est épanouie, car c'est de la Terre qu'elle tire la sève qui lui donne ses nuances divines : tes pensées ne sont que des lueurs de passage aux confins de la Matière, ta vie n'est qu'une vague qui expire sur l'océan de la Matière. Intendante scrupuleuse des ressources limitées de la Vérité, chérissant sa collection de faits obtenus d'un Pouvoir avare, elle lie le mental aux piquets des sens, attache le Vital et ses caprices à une routine de plomb et entrave toutes les créatures au moyen des cordes de la Loi. Récipient d'alchimies transmutatrices, adhésif qui maintient ensemble le mental et le vital, si la Matière défaillait, tout se briserait en petits morceaux et s'écroulerait. Tout se tient sur la Matière comme sur un roc.

Et pourtant ce garant qui nous cautionne, une fois pressé de montrer ses titres, se révèle un imposteur, un filou qui montre de la substance là où il n'y en a pas, une illusion, un symbole et un vide. Ses formes n'ont aucun droit de naissance légitime : son apparence de stabilité rigide recouvre la ronde d'un mouvement captif, une ordonnance de pas dans la danse de l'Energie où ses traces de pieds révèlent à jamais les mêmes signes, le visage concret d'un Temps fictif, un goutte-à-goutte ponctuant le vide de l'Espace : il s'agit d'un mouvement apparemment stable et dépourvu de changements, et pourtant les changements surviennent, dont le dernier se trouve être la mort. Ce qui à un moment donné passait pour ce qu'il y a de plus réel, n'est qu'un tour de passe-passe du Néant. Ses symboles sont des pièges qui capturent et emprisonnent les sens ; le Vide sans commencement a été son artisan : rien n'apparaît là sinon des aspects soulignés par le Hasard et des semblants de forme d'un semblant d'Energie. Tout ne respire et ne vit un moment que par la clémence de la Mort, tout ne pense et n'agit que par la grâce de l'Inconscient.

Accoutumée au luxe rosé de tes pensées, cesse de tourner ton regard à l'intérieur de toi pour admirer les visions de ce cristal brillant, le Mental, ne ferme plus tes

paupières pour rêver aux formes des Dieux. Accepte enfin d'ouvrir les yeux et de voir la substance dont toi-même et le monde sont faits.

Inconscient dans le Vide inconscient originel, de façon inexplicable un monde vivant a surgit : stable pour un moment, par bonheur insensible, il ne sut demeurer content avec sa propre vérité. Car quelque chose était né sur sa poitrine ignorante qui le condamnait à voir et à connaître, à sentir et aimer, et il se mit à regarder ses propres actes, à imaginer une âme au-dedans de lui-même ; il se mit à tâtonner à la recherche de la vérité et à rêver du Moi et de Dieu.

Aussi longtemps que cela fut inconscient, tout alla bien. Moi, la Mort, j'étais reine et je m'occupais de mon administration royale, concevant libre de contraintes mon plan sans détours, engagée dans ma création avec un cœur tranquille et insensible. Investie de mon pouvoir souverain d'irréalité, obligeant le néant à prendre une forme, infailible, ma force aveugle et inconsiderée faisait du hasard une loi établie vassale du destin, et de mes fantaisies les formules de la Nécessité, justifiant, basées sur les fondations minées du Vide, les bizarreries légitimes des plans de la Nature. En courbant l'éther vide, j'en ai fait l'Espace ; un Souffle phénoménal alternant expansion et contraction accueillit les feux de l'univers : je fis jaillir l'étincelle suprême originale et j'ai laissé se répandre les rangs parsemés de ses armées dans le Vide, j'ai fabriqué les étoiles à partir de rayonnements occultes, j'ai commandé les troupes de cette chorégraphie invisible ; j'ai modelé les beautés de la Terre à partir des atomes et de l'hydrogène, et bâti l'homme vivant à partir de plasmas chimiques.

Et puis vint la Pensée, qui gâcha ce monde harmonieux : la Matière se mit à espérer et penser et sentir, les tissus et les nerfs accueillirent la joie et l'agonie. Le cosmos inconscient lutta pour apprendre son rôle ; un Dieu personnel et ignorant était né dans le Mental et pour mieux comprendre il inventa les lois de la raison, l'Immensité impersonnelle se mit à répondre aux désirs de l'homme, le désordre ébranla le cœur tranquille et aveugle de ce vaste monde, et la Nature perdit son vaste calme immortel.

Ainsi naquit cette scène déformée et incompréhensible, peuplée d'âmes déchirées entre les douleurs et les délices de la vie, entre le sommeil de la Matière et l'état mortel du Mental, de ces êtres attendant la mort dans une prison de la Nature, d'une conscience abandonnée dans une ignorance inquiète, menant à l'arrêt progressif du plan de l'évolution. Tel est le monde dans lequel tu te déplaces, égarée parmi les chemins embrouillés du mental humain, dans la ronde sans issue de ta vie humaine, à la recherche de ton âme et croyant que Dieu est ici.

Mais où se trouve la place de l'âme et la place de Dieu dans l'immensité brutale de cette machine ? Un souffle qui passe, né d'un gaz, d'un plasma, d'un sperme, d'un gène, voilà ce que tu prends pour ton âme ; une image magnifiée du mental de l'homme, une ombre de toi-même projetée sur l'Espace, voilà ce que tu prends pour Dieu. A mi-chemin entre les extrêmes du Vide, ta conscience reflète le monde qui l'entoure dans le miroir déformant de l'Ignorance, ou se tourne vers le haut pour saisir des étoiles imaginées. Ou bien, s'il est vrai qu'une vérité partielle joue avec la Terre, jetant sa lumière sur un terrain sombre et lugubre, elle ne fait que l'effleurer et ne laisse rien d'autre qu'une tache brillante.

Tu revendiques l'immortalité pour ton esprit, mais l'immortalité pour l'homme imparfait — ce dieu qui se blesse à chaque pas — ne serait qu'un cycle de douleur éternelle. La sagesse et l'amour tu revendiques comme un droit ; mais dans ce monde la connaissance est compagne de l'erreur, une brillante émissaire de l'Ignorance, et l'amour humain est un imposteur sur la scène terrestre qui imite avec brio une danse

magique. Comme un jus tiré d'une cruelle expérience, la connaissance de l'homme, mise à vieillir dans les barricades de la Mémoire, acquiert la saveur âpre d'un cru mortel : délicieuse sécrétion de glandes érotiques, tour à tour flattant et torturant les nerfs enflammés, l'amour est un miel et un poison dans le cœur, dont il s'ennivre comme s'il s'agissait du nectar des dieux. L'intelligence de l'homme sur Terre n'a pas le pouvoir de la pensée transcendante, et l'amour n'est sûrement pas un ange flamboyant venu des cieux ; et même s'ils voulaient aspirer à quelque chose de plus élevé que l'air pollué de la Terre, s'approchant du soleil avec leurs frêles ailes de cire, quelle altitude pourrait atteindre ce vol non naturel et forcé ? Car ce n'est pas sur Terre que règne la divine sagesse et ce n'est pas sur Terre que tu trouveras l'amour divin ; nés des cieux, ils ne peuvent vivre que dans les cieux ; et peut-être bien que là aussi ils ne sont que de brillantes chimères.

Allons donc, tu serais autre chose que cela, autre chose que le jouet d'un songe ? Ton mental et ta vie, crois-moi, ne sont que des tours de passe-passe exhibés par la force de la Matière. Et si ton mental te semble un soleil radieux, si ton vital va son cours, fougueux et glorieux, il ne s'agit que des illusions de ton cœur mortel ébloui par un rayon de bonheur ou de lumière. Impuissants à vivre selon leur propre droit divin, convaincus de leur irréalité brillante, dès que le terrain qui les supporte leur est retiré, ces enfants de la Matière meurent dans la Matière. Et même la Matière disparaît dans les vagues de l'Energie, et l'Energie n'est qu'une houle de ce bon vieux Néant ..

Comment les couleurs sans substance de l'Idéal pourraient-elles être peintes de façon durable sur le flou vermillon de la Terre, est-ce qu'un songe à l'intérieur d'un songe deviendrait doublement vrai ? Comment le feu follet pourrait-il devenir une étoile ? L'Idéal est une maladie de ton mental, un splendide délire de ton discours et de ta pensée, un étrange vin de beauté qui t'élève à des visions fausses. Noble fiction faite de tes aspirations, il doit partager ton imperfection humaine : ses formes dans la Nature déçoivent le cœur, et jamais il ne trouvera sa forme céleste et jamais il ne pourra s'accomplir dans le Temps.

O âme induite en erreur par la splendeur de tes pensées, O créature de la Terre infatuée d'un rêve du Ciel, soumets-toi, résignée et tranquille, à la loi terrestre. Accepte la brève lumière qui éclaire tes jours ; prends ce que tu peux des joies permises de la Vie ; te soumettant à l'épreuve de ce châtement du destin, endure la part qui te revient de lutte, de chagrin et de tourments.

Alors pour faire taire ton cœur passionné, s'approchera ma longue nuit calme de sommeil éternel : là dans le silence d'où tu es venue tu auras droit à te retirer."

Fin du Chant 2